

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 40

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

IMAGINATION ET JOURNALISTES

L'AUTRE jour, comme je traversais la place St-François, je vis à quelques pas de moi l'index d'une main s'élever menaçant vers le ciel et deux yeux me transpercer de leurs éclairs. Trois à quatre secondes plus tard, la main me saisissait par le bouton supérieur de mon veston et me tirait de gré ou de force sous un auvent de l'église de St-François pour me tenir la harangue suivante, au sujet de l'appréciation sur les journalistes contenue dans un récent article du *Conteur* :

— Alors, mon brave, c'est ainsi que tu arranges les journalistes ! Pour qui nous prends-tu ? Certes, de l'imagination il en faut un peu dans tous les métiers, mais ce n'est pas avec cela que nous remplissons les colonnes de nos journaux. Nous sommes l'exactitude même, le miroir parfait de la vie, les portes-paroles de l'opinion publique, la conscience de l'humanité, ni plus ni moins, tu m'entends !

— Oui, répondis-je à moitié étourdi, les journalistes sont des personnes qui savent tout. Quand, par hasard, il leur arrive de n'être pas renseignés sur quelque chose, ils puisent ce qui leur manque dans leur propre imagination.

— Comment, tu oses récidiver en ma présence ? C'est inouï, ce culot !

Mon temps étant précieux et la discussion paraissant vouloir s'envenimer et s'éterniser sans utilité aucune, je promis à mon ami Agénor Vieuxtemps, rédacteur au *Courrier de la Paix*, de lui apporter la preuve de mon assertion dans un prochain numéro du *Conteur*. C'est ce que je m'en vais essayer de faire ci-après en m'effaçant cependant devant l'opinion autrement compétente d'un homme du métier.

Un Parisien qui fut en son temps un journaliste notoire, G. Duval, raconte en ces termes, dans ses « Mémoires », ce qui lui arriva un certain jour :

« De retour à Paris, je trouvai un mot d'Emile de Girardin me priant de passer à la *Liberté*, rue Montmartre. Il me demande s'il me conviendrait d'entrer dans sa rédaction. J'accepte avec enthousiasme ; il me fait asseoir et me dit :

» Ecrivez de suite un article sur la marine du Brésil. Deux colonnes. Vite. Nous sommes en retard.

» Je n'oublierai jamais ma confusion. Je ne possédais sur la marine du Brésil aucun renseignement. Girardin m'aurait proposé d'improviser un discours sur les dépôts pélagiques de la Méditerranée, mon embarras n'eût pas été plus grand. Je lui avoue mon ignorance en la matière ; il rajuste son binocle, fronce les sourcils, resserre son nœud de cravate et, de sa petite voix grêle que j'entends encore :

» — Si vous voulez réussir dans le métier, il faut vous habituer à traiter tous les sujets, même ceux que vous ne connaissez pas. Le lecteur les connaissant encore moins, le journaliste a toujours sur lui la supériorité d'un professeur, fût-il mauvais, sur des élèves qui sont des cancre.

» J'avais, tout jeune, passé mes examens pour l'Ecole navale, avant de préparer Polytechnique ; je réunis mes souvenirs et entrai bravement dans le vif de mon sujet, agrémenté d'ex-

pressions techniques qui me valurent les compliments de Girardin. L'article ne souleva pas une protestation ; pas une rectification n'en détruisit l'heureux effet et, pour que la honte fût complète, trois mois après, je recevais l'ordre du Christ du Brésil ! Girardin m'en félicita. »

Et maintenant, la parole est à mon ami Agénor Vieuxtemps, s'il le juge à propos.

Aimé Schabzigre.



ON CRANO TSACHAO

L'ETAI on tant brav' hommo lo vilhio ministre de Praz-Renaille que ti lè dzein de la coumouna l'amàvant quemet lào père.

L'è que lè cougnessâ ti per lào petit nom por cein que l'avâi batsi stisse, fé lo catsîmo à stasse, maryâ stausse, remauffâ lè z'on et lè z'altro âo prîdzo et princîpalemeint âo djonno, einterrâ iè père-grand et lè mère-grand, plliorâ avoué cliâo que l'avant lo tieu que lào sagnîve. Tot lo velâdzo sè sarâi fé souplliâ on moimeint por li, se l'avâi faliu et crâio prâo que lo ministre, li, sè sarâi laissî bourlâ à tsavon po ti cliâo de la perrotse.

Brâvo monsu Metsî Mè fâ mau bin que la moo l'ausse subliâ. Mè seimblie adî que lè dzein sant pe croûio du li !

N'avâi qu'onna brelâre. Eh ! mon Dieu ! cò è-te que n'ein a min : on è adî lo brelâiri de cauqon. La brelâre à monsu Metsî l'etàî d'allâ à la tsasse tandu l'âoton.

Oh ! n'etàî pas po fère dâo mau âi bête. Lè z'amâve trào et n'ein avâi jamé min tiâte. Quand vayâi on dzé, coumeincîve à éterni d'onna fôoce devant de terî que l'ozî tsantâve de dzoûio po remachâ lo ministre et sè sauvâve. La demèindeze la matenâ, tandu lo prîdzo tote lè bête de la créachon vègnant sè baillî lo bondzo devant la cura et tsantâ à tsacon la sinna que l'etàî galé de lè z'ouère.

Faut que vo diesso assebin que monsu lo ministre Metsî l'avâi la yuva bassa et se manquâve lè lâivre l'etàî pas tot sa fauta, mâ cein ne fâ rein à l'affère. L'etàî on boun hommo et pu l'è bon.

Vaitécé que, on dzo d'on vilhio âoton dâi z'altro iâdzo, sè promenâve dein onna truffiâre, avoué son fusi. Tot d'on coup, vaitécé onna pèdri que dépuffe tot drâi dèvant sè piaute. L'etàî tant ballâ que lo brâvo ministre n'a pas pu sè teni de la... manquâ. L'a terî et quemet faut adî qu'onna bâla l'aulle quauque pâ, l'è lo tsat à Perclliouset que l'a reçeva.

Lo ministre l'a età bin eimbêtâ, vo pouâide crère. Tyâ on tsat, et cliquâ Perclliouset oncora ! Peinsâ-vâ !

Je va dan vè Perclliouset et lâi fâ dinse :
— Accutâ-vâi, Samuèet, iè quie fé onna caville : i'è tyâ ton tsat ein mè crèyeint de tyâ onna pèdri. Ne vu pas que te sâi ein perda. Vîgno tè lo payî.

— L'è veré que l'è bin mon tsat, so repond Samuèet Perclliouset, mâ ne vû pas que vo mè lo paÿèyi. L'è rein por vo. Tsacon pâo sè trompâ.

Lo ministre l'a età content et l'a continuâ sa veryâ dein lo prâ à Perclliouset.

Stisse, tot parâi, s'inquiêtâve on bocon de lo vère reparti. Tyâ on tsat ein sè crèyeint de tyâ on ozî, l'etàî oquie à sè recordâ ! Assebin, quand vâi lo ministre que l'allâve dâo côté iò lè vatse l'étant ein tsamp, Perclliouset trace vè son valet et lâi dit dinse :

— Féli, vâ vito reintrâ lè vatse à l'étrâbllio, que monsu lo ministre lè prègne pas po dâi bé-casse !
Marc à Louis.

Ménagère moderne. — Une jeune bonne rapporte au marchand une caisse à balayures qu'elle avait achetée tout à l'heure

— Alors, qu'est-ce qu'il y a ? Elle ne va pas, cette caisse ?

— Non, monsieur. Madame a dit qu'il la fallait avec fermeture-éclair, comme un sac à main !

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

L'E syndic de Larozev sort de chez lui. Vous vous figurez sans doute un monsieur en habit de cérémonie avec tube sur le chef. Non, syndic d'une de nos petites communes rurales, il part pour un travail de drainage, en souliers et habits couverts de boue sèche, coiffé d'un vieux feutre lavé d'année en année par les pluies du printemps, les ondées d'été et la neige fondante des hivers. Il a le pas lent, celui d'un homme fatigué par le travail de la terre ; cependant, son visage reflète le bonheur de remplir son devoir de bon agriculteur. Comme à l'ordinaire, il avance tête baissée et au moment d'entrer dans la forêt, les mélanges gazeux le fixent de leurs petits yeux intéressés. Un vieux corbeau qui le connaît d'ancienne date pousse un « couah » retentissant, lequel, s'il y avait pris garde, aurait averti le bon magistrat que quelque chose d'anormal se préparait. Au contour de la route une grande ombre se projette devant lui : c'est un jeune gendarme, grand, blond, fines moustaches, tête sympathique.

— Vos papiers, s. v. p.
— Vous me demandez mon acte d'origine, mais je n'ai pas l'habitude de l'avoir en poche.

— Ah ! ne me contez pas des histoires, vous êtes tout simplement un rôdeur de grands chemins.

— C'est faux !
— Vous dites que c'est faux ; le syndic de cette commune vous connaît-il ? si oui, conduisez-moi chez lui.

Mon vieil ami C. rebroussa chemin, suivi du jeune pandore qui ne le quittait pas du regard sévère qu'il avait pris pour la circonstance. Mais, je crois que s'il avait surpris l'expression des yeux pleins de malice qui scientillaient sous le vieux chapeau, il se serait méfié, surtout encore d'autant plus, s'il avait connu le caractère de pince-sans-rire du soi-disant vagabond. Les oiseaux voletaient de branche en branche suivant les deux hommes : plus de cris joyeux, un silence morne, c'était maintenant de l'effroi ; ce